

contemporaines produites en situation de guerre, mais aussi une réflexion beaucoup plus poussée sur la capacité de l'art à exprimer l'indicible, que ce soit sur un mode contestataire ou sur celui de la désolation. Comme les œuvres d'art ont été les seules à pouvoir traduire l'horreur des camps lors de la Shoah, elles semblent aujourd'hui être les seules à pouvoir faire comprendre au-delà des mots le ressenti de la chair bafouée et humiliée, la déshumanisation progressive des victimes innocentes et le poids du souvenir des atrocités pour les survivants du conflit syrien.

**Mathilde Leloup -**

Université Paris VIII, Cresppa-LabToP

**Cucchetti (Humberto), Dézé (Alexandre), Reungoat (Emmanuelle) - *Au nom du peuple ? Idées reçues sur le populisme.* - Paris, Le Cavalier bleu, 2021 (Idées reçues). 192 p. Bibliogr.**

On n'en finit plus de compter les ouvrages qui mobilisent le concept de « populisme » pour éclairer les phénomènes politiques récents, tels que le Brexit, la victoire de Donald Trump, les Gilets jaunes, Viktor Orban ou encore Podemos. La notion est aussi exportée au-delà de la sphère strictement politique : elle sert alors à désigner Internet, les réseaux sociaux, Didier Raoult, les chaînes d'information en continu, le principe de précaution, le pape François, etc. Face à un tel engouement, on est en droit d'accueillir avec méfiance toute nouvelle publication sur le sujet.

Mais l'ouvrage dont il est ici question se distingue de la masse de ses prédécesseurs en raison, précisément, du fait qu'il vise à mettre en garde contre le recours abusif à cette notion. Il s'agit d'un livre rédigé à six mains. Humberto Cucchetti, sociologue au CONICET (Argentine), est spécialiste du péronisme. Alexandre Dézé, politiste à l'université de Montpellier (CEPEL), a consacré l'essentiel de son travail au Front national et à l'extrême droite. Quant à Emmanuelle Reungoat, également politiste à Montpellier (CEPEL), ses travaux actuels portent sur l'opposition à l'Europe et sur les Gilets jaunes. Les objets d'étude de nos trois collègues ont un point commun : ils sont régulièrement qualifiés de « populistes ». Pourtant, à la lecture des travaux de H. Cucchetti, A. Dézé et E. Reungoat, on s'aperçoit que tous trois mobilisent rarement – et avec moult précautions – cette catégorie. Pourquoi une telle frilosité ? Ils s'en expliquent dans ce livre.

Leur méthode est la suivante : plutôt que d'appliquer la catégorie de « populisme » aux phénomènes qui sont au cœur de leurs propres recherches (Gilets jaunes, Front national, péronisme, etc.), les trois auteur-e-s analysent les usages – académiques, médiatiques et politiques – de la notion. En s'appuyant sur leurs expertises variées et complémentaires, ils montrent ainsi que, la plupart du temps, cette notion obscurcit les réalités qu'elle prétend rendre intelligibles. Leur livre repose sur une impressionnante revue de la littérature hispanophone, anglophone et francophone, qui couvre à la fois les travaux classiques (Ernest Gellner et Ghita Ionescu, Margaret Canovan, Gino Germani, Ernesto Laclau, etc.) et les plus récents (Cas Mudde, Jan-Werner Müller, Pierre Rosanvallon, etc.). Il se structure en une vingtaine d'idées reçues : « le populisme est un phénomène politique nouveau », « le populisme est d'extrême-droite », « les médias sont responsables du populisme », « l'euro-scepticisme est un populisme », etc. Ces idées sont-elles même regroupées en quatre blocs qui constituent les quatre chapitres du livre. Le premier est dédié aux questions de définition et de théorie. Le deuxième interroge le caractère transversal du populisme (est-il de droite, de gauche, des deux, ni l'un ni l'autre ?). Le troisième revient sur les rapports complexes entre populisme et démocratie, en s'arrêtant sur le paradoxe d'un « bon » peuple (celui de la *démocratie*) qu'on oppose régulièrement à un « mauvais » peuple (celui du *populisme*). Enfin, le dernier chapitre s'arrête sur les formes contemporaines couramment prêtées au populisme.

Pour chaque idée reçue, les auteur-e-s procèdent en deux temps. Dans une phase compréhensive, ils exposent l'idée en vigueur. Dans le sous-chapitre « Le populisme est d'extrême droite », ils restituent, par exemple, les raisons ayant poussé Pierre-André Taguieff à qualifier le Front national de « populiste » plutôt que d'extrême droite. Dans une seconde phase de facture critique, les auteur-e-s déconstruisent « l'idée reçue » et les arguments qui la sous-tendent. Concernant le Front national, ils montrent pourquoi la notion de populisme constitue un « dangereux contresens », pour reprendre l'expression d'Annie Collovald.

Chaque idée reçue appelle évidemment des contre-arguments qui lui sont propres. Mais on peut aussi identifier, au fil du livre, une série d'arguments qui reviennent avec fréquence sous la plume des trois auteur-e-s. Premièrement, dans ses usages médiatiques et ordinaires, mais aussi

parfois dans ses usages académiques, le « populisme » fonctionne comme un anathème davantage que comme un concept. Deuxièmement, le nombre de définitions du phénomène est quasiment égal au nombre de chercheur-e-s qui se sont penché-e-s sur lui ; cette absence de définition consensuelle concerne aussi des notions telles que « démocratie », « justice sociale », « égalité » ou « république » mais, dans le cas du populisme, la cacophonie est poussée à son paroxysme. Troisièmement, le concept véhicule beaucoup d'amalgames (quels points communs entre Vladimir Poutine et Justin Trudeau ? entre D. Trump et Bernie Sanders ?). Quatrièmement, à vouloir tout désigner, la notion ne désigne plus grand-chose. Cinquièmement, celle-ci tend à se substituer à d'autres concepts qui avaient pourtant prouvé leur puissance heuristique (des catégories telles que « démagogie », « nationalisme », « autoritarisme », « fascisme », « césarisme », « extrême droite » tendent à être délaissées). Enfin, sixièmement, cette notion fonctionne souvent comme un bulldozer explicatif, qui aplatit les rugosités, les complexités et les contradictions du social.

Les auteur-e-s en tirent une conclusion logique : le populisme renvoie moins à une réalité tangible qu'il n'existe de façon performative à travers les innombrables emplois qui en sont faits. Nous sommes alors placés devant une alternative : renoncer à la notion, l'évincer du lexique scientifique ; ou la reconceptualiser, en la délestant de ses connotations normatives et en précisant son contenu. Les auteur-e-s optent à maintes reprises pour la première option mais concèdent, dans la conclusion du livre, que « le populisme renvoie à des expériences historiques avérées, ainsi qu'à certains acteurs [...] qui continuent de s'en revendiquer » (p. 165). Quelles expériences et quels acteurs ? La question reste ouverte.

**Manuel Cervera-Marzal** -  
FNRS, Université de Liège

**Dain (Vincent) - *Podemos par le bas. Trajectoires et imaginaires de militants andalous. Préface de Luc Capdevila.*** - Nancy, Arbre bleu Éditions, 2020 (Gauches d'ici et d'ailleurs). 227 p. Bibliogr. Index.

**A**vec ce livre, Vincent Dain propose un tableau historiquement détaillé et sociologiquement localisé des mutations des gauches anticapitalistes espagnoles. À partir des trajectoires d'engagement et de 45 entretiens avec

des militants de Podemos Séville, il dresse un récit accessible aux néophytes sur ce parti emblématique des nouvelles gauches alternatives. Par sa qualité rédactionnelle, l'ouvrage peut être recommandé aux politistes, aux sociologues et aux hispanistes. Il montre la confluence de trois générations militantes – de la transition démocratique, de l'altermondialisme et du mouvement des indignés – au sein de Podemos, et décrit bien les réussites et les échecs des séquences contestataires antérieures : mobilisations étudiantes en 2000 et contre le plan Bologne en 2008 ; manifestations contre la guerre en Irak en 2003 ; mouvement 15-M en 2011 ; luttes anti-austérité durant la crise économique ; « marée verte » dans l'éducation en 2013, etc. La réappropriation par les militants de récits et de répertoires d'action antérieurs et les évolutions des relations entre les organisations (la Ligue communiste révolutionnaire [LCR], Izquierda Unida, Izquierda Anticapitalista et les milieux libertaires) sont très clairement retracées.

La genèse des réseaux impliqués dans la fabrique partisane locale met en exergue des éléments méconnus, par exemple la création d'Espacio Revolucionario Andaluz comme section andalouse d'Espacio Alternativo, un collectif regroupant des militants anticapitalistes qui s'organisèrent au sein d'Izquierda Unida en 1998 pour tenter, sans succès, d'en infléchir la ligne vers un positionnement plus altermondialiste et mouvementiste. Un autre élément intéressant est le passage des indignés sévillans d'une logique d'indignation et de délibération en 2011 à une autre d'activisme associatif à travers le collectif Resiliencia dans le quartier populaire de Triana. Il analyse la création de l'Assemblée citoyenne de Séville en 2013 puis les tensions autour de la plateforme municipaliste Participa Sevilla. Les entretiens avec des militants devenus députés ou conseillers municipaux illustrent des trajectoires multi-engagées au sein de nombreux collectifs sur lesquels Podemos a su s'appuyer. Mais ils montrent aussi les désillusions rapides des secteurs les plus critiques à l'égard de la verticalisation du pouvoir, la remise en cause de l'horizontalité initiale et une forme de bureaucratisation du mouvement.

Le livre mobilise un certain nombre de cadres théoriques bienvenus : par exemple, les débats sur la théorie autogestionnaire de John Holloway invitant à *Changer le monde sans prendre le pouvoir* (Syllepse/Lux, 2008) par « la multiplication de laboratoires d'expérimentation de formes alternatives d'organisation de la vie sociale, sur la base de